

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 63

Artikel: Le temps qu'il fera
Autor: Rouget, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-248784>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ce qu'il raconte notre héros des expédients auxquels était réduite l'armée pour vivre en campagne, étonnera bien du monde. Guélat fait des prodiges en fait de maraude. Il organise des expéditions fructueuses ; néanmoins, il n'a pas abdiqué toute sensibilité. Le spectacle de ces pauvres paysans autrichiens dépouillés, ruinés et réduits au désespoir, au point d'appuyer sur leur poitrines les bayonnettes des soldats, et de supplier leurs bourreaux de les leur enfoncer dans le corps, lui fend le cœur. On a pu dire avec raison qu'au milieu de cette vie de hasards où la gaieté insouciance du soldat alternait avec les plus atroces misères, les mauvaises passions s'exaltaient autant que les bonnes. La conséquence était que la discipline s'était vite relâchée dans la grande armée, et il n'y a pas de vieux soldat qui n'ait eu à raconter de ces anecdotes qui jetaient un jour singulier sur les mœurs et les excès des troupes. « Que faire, écrit le comte de Ségur, contre un entraînement universel ? On sait qu'une longue série de victoires gâte le soldat comme le général ; que de trop fréquentes marches forcées altèrent la discipline ; qu'alors l'irritation de la faim et de la fatigue enhardit à tous les excès, comme aussi le défaut de distributions, impossibles avec tant de hâte ; d'où vient, chaque soir, pour les soldats la nécessité de se disperser afin de pourvoir à leurs besoins, et comme ils ne reçoivent jamais rien, l'habitude de tout prendre. Nos soldats après les miracles d'Iéna et de Friedland venaient de faire 500 lieues au pas de course et de vaincre en arrivant. Leur vie était comme un long assaut surhumain contre la fatigue et le danger, après lesquels le pillage, comme l'un des fruits de la victoire, leur semblait un droit. Le leur trop contester, c'eût été les rebuter. Comment enfin tout exiger sans rien tolérer ? »

L'exemple d'ailleurs venait de haut ; mais ce n'est pas ici le cas de s'étendre sur les exactions de certains chefs. Dans cette même campagne d'Autriche, Soult extorqua aux moines de la riche abbaye de St-Pölten une forte contribution de guerre, et pour couvrir du secret cet acte de concussion, les historiens constatent qu'il n'hésita pas à abimer toute une division par les fatigues d'une marche forcée, où trainards et malades furent semés par centaines.

Il y a encore dans les souvenirs de notre Bruntrutain un autre fait qui est loin d'être banal, et qui détonne en apparence dans la légende napoléonienne. On nous a habitués à ne concevoir les soldats de l'Empire que comme emportés par un enthousiasme délirant envers l'Empereur. Et voici qu'un témoin oculaire et

auriculaire, nous relate les invectives grossières et les blasphèmes adressés à Napoléon en personne, par les soldats du 2^e bataillon du 37^e, dans l'île de Lobau ! A la vérité, les souffrances du soldat étaient excessives, puisque Guélat nous dit en avoir été réduit à ramasser des miettes de biscuit dans un croûton. Et puis, ces soldats du 2^e du 37^e étaient des Méridionaux ! Notre Guélat a grand soin de se dégager de toute responsabilité dans cette scène. Mais elle l'avait si vivement frappé, qu'il y revint plus tard — après la guérison de sa blessure — par le colonel Voirol à l'accompagner au château de Schönbrunn où résidait Napoléon, il donna un prétexte pour décliner l'invitation, dans la crainte que l'Empereur pourrait le reconnaître comme ayant assisté sinon participé au scandaleux épisode de l'île Lobau.

Guélat fut blessé d'une balle à la main gauche à la bataille d'Essling. Cette partie de ses souvenirs présente un réel intérêt. Il décrit fidèlement l'horrible aspect du champ de bataille. Se figure-t-on la cohue de plusieurs milliers de pauvres blessés, auxquels on donne *deux minutes* pour passer le pont du Danube ! Et l'encombrement des hôpitaux, l'horrible puanteur des lazarets improvisés, le dépouillement des morts et des blessés... Il y a là des détails navrants qu'on ne peut croire inventés à plaisir. Si l'on met tout cela en regard de l'incendie de la malheureuse ville d'Ebersberg où un bataillon du 24^e d'infanterie légère, ne pouvant ni avancer ni reculer, fut grillé en entier, on aura un tableau complet des horreurs de la guerre !

Notre petit soldat de Porrentruy eut la chance de sortir de l'enfer des hôpitaux, grâce à ses connaissances, et à son esprit d'initiative. On le dirigea sur la Bohême, en 1811 puis sur Hambourg où il logea par hasard chez la sœur du colonel Voirol de Tavannes, puis en Hollande. De là il est envoyé à Besançon pour former le noyau d'un 6^e bataillon de guerre. A Besançon on l'envoie aux vétérans à Paris, et il finit par accepter en 1811 un emploi civil sur les recommandations de compatriotes influents.

La narration finit là. Il y avait peut-être un second cahier, à en juger d'après une phrase de l'introduction. Mais il ne nous a pas été donné de retrouver la suite.

Tels qu'ils sont, les souvenirs de François Guélat sont loin de manquer d'intérêt. Les détails que l'auteur donne sur sa jeunesse au sortir de la Révolution, sur ses études à l'école cantonale de Porrentruy, sur ses professeurs, sur les usages et la société de cette époque, sont attachants.

L'avocat Guélat, le père de notre héros, a lui-même laissé un journal en trois gros volu-

me de me croira occupé de divorce et de consultations juridiques ; toi seule sauras la vérité.

— Tu me tais peur.

— Mon projet est plus bizarre que terrible. Ayant conclu, après mûres réflexions, que je ne pouvais réellement délivrer Clotilde de moi, qu'en disparaissant... Marthe, ne tremble pas je t'ai juré de vivre !... je me suis demandé si je l'aimais assez pour, à cause d'elle, quitter la France, pour être désormais sans nom, sans famille, sans amis... Et je me suis répondu que mon amour était assez grand pour me faire accepter tout cela...

— Et moi ? interrogea Marthe, haletante.

— Tu viendras me rejoindre... nous nous exilerons ensemble... Nulle fonction ne m'enchaîne... Nous ne possédons que des valeurs... je vais faire transférer ces valeurs en ton nom... Et nous nous enfuirons bien loin... au delà des mers... ensemble... nous aimant... peut-être heureux encore...

(La suite prochainement).

mes, des faits qui se sont passés à Porrentruy depuis le commencement de la Révolution jusqu'à la fin de l'Empire. Nous espérons bien que ce journal sera publié. Après un siècle, on doit pouvoir révéler pour l'instruction et l'édification de la postérité les faits de notre histoire locale, sans crainte de froisser aucune susceptibilité.

François Guélat commence ses souvenirs par une notice historique sur les origines de sa famille, qu'il prétend provenir d'Irlande. Qu'y a-t-il de vrai dans cette opinion ? Les Guélat descendent-ils comme le prétend notre auteur des Gweslar d'Irlande ? — Pourquoi pas ? Les traditions orales conservées dans les familles même en dehors des documents écrits, ont bien leur valeur. Cela pourra engager les porteurs de ce nom, qui sont encore nombreux dans quelques uns de ces villages d'Ajoie, à récapituler leurs vieux souvenirs de famille.

Malgré le ton enjoué des souvenirs du soldat de 1809, on y retrouve aux grands événements de la vie, la forte empreinte de l'éducation chrétienne de la famille. La bénédiction que donne l'avocat Guélat à son jeune fils, quelques instants avant son départ pour l'armée, et la vénération que le soldat conserve pour son père, chaque fois qu'il a l'occasion d'en parler, sont à retenir, comme aussi sa prière mentale et son acte de contrition au milieu du feu à la bataille d'Essling.

En somme, toute la publication des souvenirs de François Guélat est une contribution, modeste peut-être, mais non sans valeur, à l'histoire de l'épopée impériale. Les relations du jeune soldat déchirent souvent le voile de convention dont les fanatiques du grand capitaine se servent pour cacher la laideur de certains détails et ne laisser en évidence que la gloire éblouissante de Napoléon.

Ceux que donne notre narrateur ne sont certes pas de nature à nous faire aimer la guerre.

C. F.

Le temps qu'il fera

Si les baromètres construits d'après les données scientifiques n'ont pas encore pénétré dans tous les villages, il en existe d'autres naturels, qu'on peut consulter presque sans se déranger. On en connaît quelques-uns : il en est beaucoup qu'on ignore.

C'est surtout en observant les animaux qu'on peut se rendre compte le plus souvent du temps qu'il fera. Mais les animaux n'ont pas, seuls, cette caractéristique. Certaines plantes, elles aussi, peuvent manifester par différents changements dans leur aspect, les différences d'état hygrométrique de l'air. Il en est de même du ciel, de la lune, du soleil.

Pour les animaux, l'instinct n'est guère autre qu'une résultante de la sensibilité extrême de leur système nerveux. Facilement impressionné, celui-ci pressent, comme on dit, les changements qui doivent se produire dans l'atmosphère et qui sont annoncés d'avance par le plus ou moins de vapeur d'eau contenue dans l'air.

C'est surtout chez les oiseaux que la sensibilité du système nerveux paraît grande. Les pêcheurs, au bord de la mer, s'en rendent bien compte. Sans que rien encore, au large, aucun nuage dans le ciel, ne puisse leur donner l'alarme, s'il voient les mouettes et les goélands abattus sur les rochers, sautiller, ouvrir et refermer leurs ailes en poussant de légers cris, ils s'empressent de rentrer au port, car ils sa-

— Et M. Jules Comandre ? interrogea le notaire, dois-je l'instruire ?

— Des clauses du testament ?.. Oui, certes... c'est son droit.

Restés seuls, le frère et la sœur se regardèrent un moment en silence.

— Peut-être... devenu ton mari... t'aimerait-il, balbutia le jeune homme.

— Il ne m'a jamais aimée... Et tu dois comprendre, accentua-t-elle fièrement, que s'il me revient, comme j'ai tout lieu de le croire, je le mépriserai un peu plus que je ne l'ai méprisé jusqu'ici.

— Pauvre petite sœur !... Ah ! si au moins l'un de nous deux avait pu être heureux, criait-il dans un sanglot désespéré.

Elle voulut de nouveau tenter un mot d'espoir ; mais lui, sans l'écouter, se retrouvant résolu, vaillant et calme :

— Ecoute-moi attentivement, Marthe : je pars ce soir ; les affaires de cette succession me fournissent un plausible prétexte pour rester absent longtemps ; voilà pour le public. Clotilde

vent que la bourrasque n'est pas loin, qu'elle va éclater brusquement.

Il en est de même du *pétrel* qui, lui, est un oiseau de malheur pour les marins. Ils ne le voient guère, en effet, qu'à l'heure du danger. Il devine le mauvais temps proche, il sort, il vole au ras des flots. Ce qu'il attend, lui, ce sont des cadavres.

Les oiseaux, dans les campagnes, ont aussi la prescience des changements atmosphériques. Si l'on pouvait observer, avant le mauvais temps ceux qui sont en liberté par les bois, on verrait que presque tous cessent leurs chants, n'ont plus que des cris intermittents qui sont un peu comme des plaintes; que le rouge-gorge se tient pour pousser ses cris parmi les buissons les plus bas, presque à ras de terre.

On n'a qu'à considérer les pensionnaires de la basse-cour. Les poules et les oies vont et viennent, essaient d'ouvrir leurs ailes qu'elles referment bientôt; les poules groupent leurs poussins autour d'elles, les cachent sous leurs ailes ainsi que pour les abriter. La pintade se perche.

Il est encore une remarque que l'on peut faire avec les poules, lorsque la pluie tombe. Il faut pour cela les examiner au début de cette pluie. Si, à ce moment, elles restent où elles sont, continuent à picorer, sans avoir l'air de prêter attention au mauvais temps, on peut être sûr que celui-ci durera. Mais si, au contraire, aussitôt que la pluie commence à tomber, on voit des poules filer, aller se mettre à l'abri dans le poulailler ou sous les hangars, les auvents, on reverra vite le ciel clair, et la pluie ne durera pas. C'est là une expérience facile.

Dans les champs, si l'on connaît un nid de pies, on pourra encore faire une observation assez singulière. Parfois, un seul des oiseaux quitte le nid, mais parfois le père et la mère s'en vont ensemble. Dans le premier cas, la pluie est proche; dans le second, on peut espérer le beau temps.

Les signes de beau temps sont naturellement contraires aux signes de mauvais.

C'est ainsi qu'au lieu de raser la terre, les martinets et les hirondelles volent très haut, traversent l'espace en tous sens, et rapidement avec de petits cris joyeux. Le rouge-gorge et beaucoup d'autres petits oiseaux, au lieu de se réfugier dans les buissons ou sur la terre, volent sur les plus hautes cimes d'arbres et y chantent joyeusement. Il en est de même des alouettes qui montent à perte de vue et manifestent leur allégresse.

Les autres animaux, eux aussi, plus ou moins évidemment, ressentent les variations de l'atmosphère précédant les changements de temps.

Les crapauds se promènent-ils sur les routes le soir? C'est signe de pluie.

La reinette grimpe-t-elle sur les arbres? Signe de beau temps.

Une araignée est en train de tisser sa toile. On la voit tout à coup interrompre son travail, se réfugier dans un coin. Elle sent le mauvais temps. Elle ne reprendra ce travail que lorsqu'il vaudra faire beau.

Les abeilles renseignent également.

Qu'on remarque une ruche le matin. Si les abeilles en sortent et vont au loin butiner sur les fleurs, on peut être assuré qu'il fera beau la journée. Mais, si, au contraire, les abeilles tournent autour de la ruche comme hésitantes, rentrent ou restent dans le voisinage, c'est qu'une perturbation atmosphérique est à prévoir. Elles ne se trompent jamais, paraît-il. Même par un temps nuageux, si on les voit partir et qu'on aille en voyage ce jour-là, on peut prendre sa canne sans crainte et non son parapluie.

En observant les plantes, on fera aussi d'uti-

les remarques. L'alisier, qui est vert en temps ordinaire, devient comme blanc lorsque la pluie menace. Cela tient à ce que les feuilles se retournent très sensiblement.

La plupart des fleurs à l'approche du mauvais temps se ferment. Leur odeur devient plus forte, plus énervante.

Une immortelle qu'on traversera d'une épingle et qu'on fixera au mur deviendra un véritable baromètre. La fleur s'ouvrira lorsqu'il vaudra faire beau et se refermera pour la pluie.

De même qu'une pomme de pin qu'on attachera par une ficelle à un clou planté dans un volet.

Observons le ciel. En hiver, lorsqu'il est bleu, que les étoiles étincellent comme des clous d'or, c'est un beau temps froid et sec qui s'annonce et qui sera durable. Mais si l'on voit ce ciel devenir peu à peu comme blanchâtre et les étoiles pâlir, se ternir, il faut se défier.

Le soleil et la lune aussi donnent lieu à des remarques.

Le soleil couchant, dans un horizon de nuages rouges, annonce du vent; dans des nuages noirs, la pluie.

La lune, entourée d'un grand cercle, est un signe de pluie presque infallible. Plus le cercle est net et loin et plus la pluie est proche, affirme un dicton que j'ai vu souvent se justifier.

Au renouvellement de la lune, si, trois ou quatre jours après, celle-ci reste très brillante, dans un beau ciel clair, de beaux jours sont en perspective. Mais il n'en est plus de même si l'on s'aperçoit que les contours du croissant ne sont pas parfaitement nets, si les cornes viennent à pâlir, à s'éteindre. Lune rouge est grave aussi.

Pendant tout le premier quartier, si l'on vient à remarquer des taches noires sur la surface du disque lunaire, on peut prédire du mauvais temps.

Innombrables, on le voit, sont les sujets d'observation qui peuvent servir à prédire le temps à venir. Evidemment, tous n'ont pas la même valeur, mais de tous on peut tirer parti.

Paul ROUGET.

A des parents inconsolables

Hier tout était soleil, allégresse, espérance;

Hier le ciel était clair et beau;

Aujourd'hui..., sans regard, broyés par la souffrance,

Vous pleurez auprès d'un tombeau.

Car Dieu vous l'a repris, ce fils de vos tendresses,
Pour le mettre au rang des élus;

Vous le cherchez en vain: à vos douces caresses,
Hélas! il ne répond plus.

Je revois cette scène, oh! combien déchirante!

Où ce cher fils vous appelait,
Où votre bouche, à vous, sur sa bouche expirante
Avec un grand cri se collait.

Elle allait s'élançant, dans un adieu suprême,

Comme un captif qui prend l'essor,

Pour aller recevoir l'immortel diadème,

Cette jeune âme aux ailes d'or.

Elle entendait là-haut d'ineffables louanges,

De tendres invitations;

Joyeux, au devant d'elle accouraient les saints anges

Avec des acclamations.

Mais vous, vous demeuriez, immobiles, stupides,
Le cœur percé de part en part,
En face de ce lit et de ces traits rigides,
Ne pouvant croire au grand départ

Pleurez, Dieu compatit à vos larmes amères,
Il comprend de telles douleurs;
Comme il a, de sa main, pétri le cœur des mères
Il sait ce qu'il contient de pleurs.

Bien que tout saigne en vous, même en cette nuit sombre,

Gardez-vous de désespérer:
Le corps qu'on enfouit, c'est le vaisseau qui sombre,
Mais l'âme, elle, au port vient d'entrer.

La mort n'est, après tout, qu'un sommeil et qu'un songe:

Le grain qu'on sème est-il perdu?
L'impie l'a dit: moi, je réponds: Mensonge!
Votre fils vous sera rendu.

Comme la tendre fleur que l'hiver a flétrie
Et qui retrouve ses appas,
Il vous attend là-haut, au sein de la patrie:
Dieu l'a promis, Dieu ne ment pas.

Quand on quitte la terre avec l'onction sainte,
Marqué du signe de la croix,
Au tribunal suprême on comparait sans crainte:
L'amour revendique ses droits.

Et la Vierge Marie accompagne sans doute
Son fidèle et bon serviteur,
A l'instant décisif que toute âme redoute,
Dans les bras du Dieu Rédempteur.

O royale livrée! ô béniscopulaire!
O sauvegarde du chrétien!
Aux regards du grand sage il ne saurait déplaire,
Ayant sa Mère pour soutien.

Non, ne regrettez pas, parents le sacrifice
Qui rend votre fils bien heureux,
Maintenant qu'à jamais il a le bénéfice
D'un abandon si douloureux!

De Dieu, pensez-y bien, la sagesse est sans bornes,
Pour elle il n'est point de secrets:
Ah! si nous pouvions voir..., relevant nos fronts
Nous adorerions ses décrets.

Le monde est une mer si féconde en naufrages,
Tant d'écueils hérissent les flots,
Que celui qui s'en va, devant les orages,
Veut des chants, et non des sanglots.

Pensiez-vous le bercer et toujours et sans trêve,
Comme autrefois sur vos genoux!
Vous voyiez l'avenir tel qu'on le voit en rêve,
Mais l'avenir n'est pas à nous.

Vous ignorez, parents, ce qu'eût été la vie
De votre fils tant regretté:
Il eût pu succomber sous les coups de l'envie
Ou le poids de l'adversité.

Au lieu de son bonheur il faudra le rejoindre
Par le chemin qu'il a suivi,
L'obéissance à Dieu qui daigne vous enjoindre
D'y marcher tous deux à l'envi.

Préparez dès ce jour le revoir plein de charmes!
Chrétiens, réveillez votre foi!
Hâtez-vous de venir, en essuyant vos larmes,
Vous joindre au céleste convoi!

Mars 1899.

A. S.

Récréations du dimanche

Solutions aux questions posées dans le N° 61
du *Pays du Dimanche*: